

Regards en question, à propos du film *Mort à Venise*

Que peut bien avoir ressenti un adolescent de quinze ans lorsqu'il fut remarqué et engagé comme acteur par le célèbre metteur en scène italien Luchino Visconti, au tout début des années 70 ? Et comment apparaît-il tout au long des scènes du film ?

Le garçon blond au visage d'ange qui joue le rôle de Tazio dans *Mort à Venise*, version filmée d'un texte célèbre de Thomas Mann et projeté par Arte le 1^{er} novembre 2021, m'a profondément remuée et a suscité en moi nombre de questions.

Moins sans doute le regard de velours de ce bel adolescent que le jeu de regards qui s'instaure peu à peu, dans la salle à manger du Grand Hôtel des Bains de Venise, entre l'écrivain Gustav von Aschenbach et le garçon originaire de Suède et arraché à son pays natal et à son environnement familial, à sa langue maternelle aussi. Luchino Visconti lui avait confié le rôle d'un jeune Polonais qui passe des vacances avec sa mère et ses petites sœurs à Venise. C'est donc dans une sorte de vide psychique qu'il devient doublement objet de désir, celui du metteur en scène et celui du protagoniste du film, beaucoup plus âgé.

Aucune parole ne vient médiatiser la relation étrange qui se tisse entre les deux personnages, tout passe par l'appel muet des yeux de l'adulte vieillissant qui implore le jeune garçon de lui prêter attention. Au début, Tazio semble ne rien avoir remarqué. Plus tard, sur la plage, quand les corps commencent de se dénuder, c'est comme si l'adolescent consentait à entrer dans le jeu de son séducteur silencieux. Il a deviné la fascination dont il est l'objet. Lorsqu'il joue à se battre dans le sable avec un garçon de son âge qui le provoque, en même temps qu'il se mesure à un semblable, à un Autre de son âge, ne met-il pas en scène une forme d'impuissance qui renvoie le vieil écrivain à la vanité de son désir ?

On ne sait rien de ce que le garçon, jouant Tazio, éprouve au fond de lui, des questions qui le préoccupent et le taraudent car avec sa mère dans le film et ses jeunes sœurs, il va comme un enfant docile qui ne parle pas.

Dans ce moment crucial et délicat des adieux à l'enfance, avec le surgissement d'émotions inconnues, les interrogations souvent angoissantes sur l'image de soi, les fantasmes inédits qui s'insinuent dans le psychisme, on peut supposer que l'adolescent se sent profondément seul à ne pouvoir se confier à un adulte qui saurait l'écouter, l'accompagner dans cette odyssée où l'a lancé le metteur en scène sans filet, pour son propre plaisir narcissique, pour la réussite de son film. Certes, une gouvernante veillait sur lui mais pouvait-elle faire autre chose qu'être présente à ses côtés ?

Loin des siens, et n'ayant pas de lieu pour dire le chaos émotionnel qui l'habite, l'adolescent at-il d'autre ressource que fuir dans l'imaginaire et s'y complaire ?

Après avoir pris connaissance du documentaire de 2019, œuvre de Kristina Lindström et de Kristian Petri, on s'attriste profondément d'apprendre que Björn Andresen a « traversé sa vie étranger au sort qu'elle lui réservait » (Olivier Rajchman, *Télérama* du 27/10/21, p.106). Non seulement, la déclaration de Luchino Visconti qui l'avait qualifié de « plus beau garçon du monde » mais le succès phénoménal rencontré lors de la tournée qui suivit le film avaient contribué à déréaliser le monde où évoluait le jeune Björn. Il aurait voulu échapper à son image : « Je voulais être ailleurs et être quelqu'un d'autre » confie-t-il plus tard, comprenant après coup combien il avait été captif de l'image qu'il avait été contraint de donner en pâture aux foules, par écrans interposés.

Témoin de la mort « en direct » de l'écrivain Gustav von Aschenbach sur la plage, on peut se demander aussi si l'adolescent ne ressent pas dès ce moment une part souterraine de culpabilité et ce, d'autant plus que le documentaire nous apprend qu'il avait vécu un traumatisme lorsque, encore enfant, sa mère avait disparu mystérieusement.

Il y a quelque chose de tragique dans la destinée de cet adolescent dont il m'est apparu combien il avait été le jouet d'un metteur en scène peu attentif, pour ne pas dire plus, aux besoins psychiques d'un adolescent qui lui avait été confié.

Néanmoins, Björn Andresen a tenté de maîtriser sa vie, il a repris l'étude du piano, il a été, au début, un jeune père plein de tendresse pour ses deux enfants et, sur le tard, quand sa fille vient le retrouver et feuillette avec lui des albums de photos, il l'embrasse affectueusement et l'on perçoit alors une lueur de bonheur dans ses yeux.

Lorsque je parlai de mes réflexions à ma fille aînée, elle me rappela à juste titre que le film avait été réalisé à une époque - début des années 70 – où l'écrivain Gabriel Matzneff était encensé par la critique qui ne voyait rien à redire à ce qu'il se vante de dévoiler leur sexualité à de toutes jeunes filles qui n'étaient rien d'autre que ses proies. Il faudra attendre le livre retentissant de Vanessa Springora *Le consentement* (2020), pour comprendre combien la perversité de certains adultes irrespectueux de l'humain trouble le développement des jeunes qu'ils attirent dans leurs rets et les empêche de grandir.

50 ans ont passé. L'on sait aujourd'hui qu'heureusement, les enfants qui jouent dans des films sont confiés à des psychologues qui leur permettent de faire la différence entre le réel et l'imaginaire, entre le rôle que le metteur en scène leur demande de jouer et la réalité intérieure qu'ils vivent au fond d'eux-mêmes.

Jeanne Moll